

La chanson de Paris

Autor(en): **Beuchat, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **76 (1973)**

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684451>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La chanson de Paris

Bruyant et solitaire, couché sur les rives de son fleuve qui vont s'évasant en courtes plaines, en monticules ou en collines, Paris rêve tout haut.

Il en a tant vu, depuis des siècles et des siècles, qu'il a fini par prendre des attitudes et des poses d'éternité. Paris n'attend rien du passé, rien du présent, rien du futur. Il se contente d'être, d'exister, et il est et il existe magnifiquement.

Il laisse venir à lui qui veut ou qui ne veut pas, dans la splendide indifférence d'une force sûre d'elle, si sûre qu'elle n'a pas besoin de se manifester en minauderies, en flatteries, en constructions à la tape-à-l'œil, en gigantisme. Les Gaulois ont passé, les Romains sont venus, et depuis... Ces bons Anglais du moyen âge s'imaginaient pouvoir changer la loi, les Espagnols de la Fronde nourrir des espoirs et les SS de Hitler, après les reîtres de Bismarck, crurent qu'il suffit de défiler au pas cadencé pour dominer Paris à jamais. Le silence de la ville prend alors des proportions énormes, car Paris sait aussi rêver tout bas, et il rêve profond.

Qu'il naisse ici ou qu'il arrive d'ailleurs, un être de plus ou de moins n'ébranle pas la solidité du réel, car une hirondelle n'a jamais fait le printemps de Paris. D'acuns l'ont pensé et ils se sont imaginé, les prétentieux ! avoir imprimé leur sceau à même la peau de la Cité, pour l'éternité. Ils ont — c'étaient des écrivains illustres peu ou prou — conté leur histoire et exalté leurs hauts faits. Paris se moque des hauts faits et continue seul son chemin de gloire.

Hugo, le grand Hugo en personne, a subi la loi et Baudelaire, dans toute sa célébrité posthume, ne touche que les esthètes. Parlez de lui au clochard de la Seine : « Connais pas ! » Et il va sa route, dans la superbe indifférence que lui a enseignée la cité.

Le Petit Chose d'Alphonse Daudet raconte les premiers éblouissements d'un adolescent projeté par le sort dans quelque gare parisienne. Il sort, il regarde, il admire. Bubu de Montparnasse, sous la plume de Charles-Louis Philippe, descend le boulevard, en marche vers un autre boulevard. Frais émoulu des universités allemandes, Edouard Rod y est allé de son couplet. Ramuz a repris l'antienne. Ramuz ? Un nom parmi tant de noms ! Ils se voulaient éblouis et le disaient.

D'autres, aussi nombreux, ont joué ou jouent aux blasés, aux déçus, aux calomniateurs. Ils maudissent à grands renforts de condamnations, comme si Paris les avait invités et leur avait promis la lune et les étoiles.

Plus humble, plus vrai, plus réel m'apparaît Péguy, ce paysan d'Orléans et de la Beauce :

« O mes pères, quand je suis venu à Paris avec vos mains et votre accent,
J'étais aussi affolé qu'un mouton qui descend de la montagne,
Et je butais du front contre les maisons.
Mais je ne suis pas un étranger
Là où des noms qui ressemblent au mien sont inscrits sur les pierres tombales.
Et ma grand-mère qui me regarde derrière tous les rideaux ! »

Venir ainsi à Paris, tel quel, au hasard du temps et du destin. Pour un Jurassien, prendre la voie séquane des lointains aïeux, gravir les coteaux de Langres et suivre la Seine sinueuse et calme. Geste tout simple et si proche de la merveille !

Ah, ce Paris d'autrefois !

Les déboires avaient des saveurs de réussite et les petites réussites valaient leur pesant d'or. J'ai vu, j'ai regardé, j'ai souri. Des hommes illustres se sont dressés devant mes pas et je les ai salués en hommes illustres. J'ai vu conduire la dépouille de Jaurès au Panthéon ; j'ai contemplé le vieil Anatole France dans une allée du Luxembourg. Il allait d'un pas lent et rêveur, comme étonné de se voir déjà immortel et cherchant peut-être l'ombre de Sylvestre Bonnard. Par la grâce d'un billet de Paul Rouaix, petit-fils de Guizot et ancien citoyen de la Commune de Montmartre, j'ai rendu visite à Clemenceau, tigre vieilli, converti par l'odeur de l'encens venue de chez ses voisins, les Jésuites de Saint-Louis de Gonzague. Philosophe au soir de sa vie, il fermait sa porte aux hommes politiques pour l'ouvrir à des étudiants. D'une voix un peu éraillée, un peu touseuse, Clemenceau m'a parlé du Montmartre d'autrefois, et du Suisse Rodolphe de Salis et du *Chat-Noir*.

J'ai reçu la chaude poignée de l'unique main du général Pau, gouverneur de Paris, et accepté ses vœux de succès pour une vie littéraire. Au long des ans, d'autres Grands sont apparus dans mes chemins et je les ai salués sans bassesse et sans contestation. A chacun son destin ! J'ai salué et je salue surtout les Parisiens de mes rues, vraie semence de la ville. A Montmartre, la respectueuse du coin me nomme son albinos, le grand chef de la rue Frochot susurre des confidences et telle dame de haut rang, à l'entrée du Sacré-Cœur, m'offre l'eau bénite. Et cela dure, cela dure... Mes pas ne cessent de fouler les trottoirs, le rêve nous accompagne et le sourire, car nous ne demandons rien à la ville que d'exister à notre manière. C'est merveilleux.

Boulevard Barbès, autrefois, de jeunes gens tiraient des passantes, au prix forfaitaire de 15 francs, le maximum d'illusions d'amour, pendant que la belle pensait à n'importe quoi, sauf à eux. Les gars s'en allaient éblouis, ravis, extatiques. Suis-je leur frère, Paris ma merveille ?

Paris d'autrefois !

Il sortait de la première guerre mondiale et se montrait proche encore de la Belle Epoque. La folie des voitures ne régnait pas et les

fiacres luttèrent avec succès contre les automobiles. Au sortir des gares, le public circulait pressé déjà et en rangs serrés, mais il allait d'une démarche « humaine », tranquille, non saccadée. Pas de passages cloutés, qu'inventa Chiappe ! Pas d'agent pour « drainer » la circulation et vous infliger, après les semonces du siffler, une contravention ! Les agents de la paix méritaient leur titre. Nous jouions notre rôlet en plein air, en pleine rue. Passait une belle. Les jeunes et moins jeunes de lorgner à bout portant, de roucouler un couplet d'amour ou de rêver tout haut, style Baudelaire :

« O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais ! »

Apanage des Parisiens et des Parisiennes, les sourires éclairaient les visages. Nul, ô Sartre, n'eût songé à néantiser le voisin, car le monde de la capitale, heureux de respirer sous le beau ciel de l'Ile-de-France, en souhaitait autant aux autres et ne cherchait pas à supprimer le prochain. Certes, la bataille pour la vie, le « struggle for life », se manifestait. Paul Bourget, l'un des successeurs de Taine et de Renan parmi les maîtres à penser, venait d'en faire le sujet, la thèse d'un de ses romans psychologiques. L'ardeur des camelots, à la Bourse, prouvait que l'égoïsme et l'âpreté au gain appartiennent de tout temps à la nature humaine. Mais il y avait les formes et l'élégance, et la politesse comptait. Dans le métro, à l'arrivée d'une femme, fût-elle laide, les hommes, y compris les adolescents et les enfants, se levaient et, le sourire aux lèvres, priaient Madame ou Mademoiselle de daigner s'asseoir à leur place.

Le souvenir de la victoire était encore si vivace que les communistes eux-mêmes frémissaient à voir passer une troupe au pas cadencé, drapeau et musique en tête. Un coup de clairon, une marche lorraine « avec ses sabots » ou le cri provocant « vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine » amenait les larmes au bord des cils. Et je salue et je frappe des mains !

Taxis à moteur ou fiacres à cheval, les voitures circulaient à l'individuel : la chaussée appartenait au piéton. Sur les grands boulevards, à l'heure crépusculaire, quand les becs de gaz s'allumaient un à un et rendaient le paysage intime et délicieux, le cœur se mettait de la partie. De jeunes coqs, toujours prêts à pousser leur cocorico à l'apparition d'une belle, déambulaient le long des boulevards, extérieurs ou pas. Chevelure en bataille (la moustache et la barbe ne se portaient plus), la tête haute, l'œil vif et insolent, la langue apte à l'attaque ou à la riposte, ils allaient, vrai théâtre de marionnettes en action. « Tout pour l'amour ! » sonnait leur devise.

Si, parfois, une subite démangeaison les prenait de jouer à l'homme fait et de concéder une courte causerie aux mendiante du faux amour, le « tout pour l'amour ! » mettait vite fin à la conversation : « Eh ! va donc, artiste de cinéma ! »

Ils disparaissaient rieurs sous les malédictions des esseulées. Tant de vie, tant d'exubérance les appelaient de toutes parts sur ces boulevards extérieurs. Pourquoi extérieurs ? Le Paris de Montmartre les avait

engloutis en son sein et les temps balzaciens ou zoliens des barrières illustres avaient disparu pour toujours. On marchait au cœur de Paris sur les boulevards extérieurs.

Ils étaient longs, de Jaurès à l'Etoile, en passant par Pigalle et Clichy. Un monde charmant, interlope, mais si humain ! si content de vivre ! se prélassait sur les trottoirs, sur les chaussées, aux terrasses des cafés, sur les terre-pleins, partout. On se souriait pour la beauté du geste. En ce lendemain de la « dernière guerre », on croyait à la paix définitive et que l'humanité avait enfin trouvé l'équilibre final. Un cri subit et féroce contre le Boche sonnait en fanfaron. Personne n'y croyait.

Marche diurne, marche nocturne, de la Chapelle à l'Etoile, jouissance continue ! Les milliers de moteurs n'empestaient pas encore l'air et il était délicieux, exaltant, tonique, de respirer profondément au hasard du temps. Un rien émerveillait, tant la jeunesse se voulait poreuse, assoiffée de toute expérience et de tout plaisir. Il faisait bon de vivre.

A pied ou en autobus, en tramway ou dans le métro, la même chanson s'élevait et nous grisait. Un mot suffisait à déchaîner la faconde sommeillante. Un Parisien de pure race, hâbleur, vantard, causeur éblouissant, la bonté faite homme sous des dehors de m'as-tu-vu, transformait une balade en une fête de la gaieté. Ses jeux de mots sentaient parfois le rance et le rassis : il les sortait avec une telle désinvolture, une naïveté si bien imitée, que l'assistance s'y laissait prendre. Des éclats de rire fusaient, le Montmartrois, natif d'ici, comme il gloussait, renchérisait et exagérait. A Montmartre ou au Quartier Latin, dans les autobus de préférence, il battait les chansonniers à plate couture. Puis, subitement agressif, il s'en prenait au conducteur et jouait au banquier ou au ministre : « Vous aurez de mes nouvelles ! » Il descendait, digne, sous les rires de la clientèle, et lançait un grand salut à l'employé éberlué. Tourne, tourne la vie !

En dépit des soucis matériels (ceux qui n'avaient point fait la guerre n'avaient droit à rien), nous écoutions vivre cette ville de la bonne humeur qui redressait tout et nous l'aimions d'amour. Il eût paru impossible que l'existence fût possible ailleurs. Feu vert sur l'échine (style Apollinaire !), les tramways musiquaient encore au long de leurs portées de fils. Plus rares qu'aujourd'hui, les embouteillages étaient de vrais embouteillages. Oh ! les croisements à Barbès ! Le matin, quand la ruée descendait des banlieues par les métros, les trains et les tramways, le coup d'œil donnait une vision d'apocalypse. On se représentait ainsi le début de *L'Assommoir* de Zola et cette poussée du peuple vers le centre. Les voitures d'aujourd'hui ne créent plus cette illusion de puissance et ce criaillement des roues contre les rails. Le développement des autobus devait changer le spectacle et le rendre plus silencieux, en dépit des klaxons déchaînés.

Et nous allions sur les pas de l'ami, lui par qui l'état de grâce parisienne m'a été conférée d'un seul coup, définitif. Je mourrai dans l'im-

pénitence parisienne, et peu m'importe le modernisme trop souvent stupide ! De son passage à la Banque des Pays-Bas, en qualité de surnuméraire, le Parisien à la panse opulente avait rapporté des apparences de banquier réservé aux cigares à la Churchill. Il s'avavançait d'un mouvement d'athlète, les bras ballants pour mieux entraîner sa masse suante. Afin d'empêcher l'apoplexie toujours menaçante, il penchait la tête de gauche à droite, dans un tic énorme, comique et puissant. Lorsque la plaisanterie risquait de l'étouffer, il partait d'un éclat de rire sonore, libérateur, joyeux. On s'en trouvait ragaillardi. Et il allait, la tête haute, le regard plus haut encore, avec l'air de nous prendre en remorque dans son sillage comme ses satellites. Tout devenait facile, nous étions partis du bon pied pour découvrir Paris, le surprendre à son lever, à son midi, à son coucher. Je voulais tout savoir et tout connaître et l'ami savait et connaissait tout. De ma province lointaine, j'avais hérité des bribes de chansons et des visions dues aux cartes postales d'une cousine. Un frère chantait d'une voix de fausset des refrains à la mode :

« Voilà Maria,
La terreur des Batignolles... »

Je voulus voir les Batignolles. Tout le long du chemin, nous bavardâmes selon le hasard des rencontres, moi un peu, pour montrer que le néophyte arrivait de Lyon, capitale des Gaules, lui beaucoup, puisqu'il tenait l'office de cicerone et de père de famille qui vous fait les honneurs de sa maison. Il interpellait les passants sans cause, pour le plaisir de jaser, de sortir son accent du cru et de m'éblouir. Il disait les noms des rues, jetait à brûle-pourpoint un peu d'histoire locale ou nationale, évoquait les poètes et les artistes : « Voici ! » dit-il tout à coup.

Des arbres, des terre-pleins, un théâtre, un collègue (j'ignorais encore le prestige du mot Chaptal), des rues et ruelles à gauche et à droite ; un pont et une double ouverture sur les lointains. Les Batignolles ! Nous arrivions à la station *Rome* du métro. Arrêtés par la guerre, les vastes travaux décidés au lendemain de la catastrophe de 1909 qui fit près de cent victimes, dont Catulle Mendès, avaient repris. Chantier formidable, visible et invisible : il s'agissait d'ouvrir le vaste tunnel qui allait à la gare Saint-Lazare pour prévenir et empêcher des accidents aussi meurtriers. Il fallait ne pas suspendre le trafic : métro de l'Étoile à Clichy, métro de Saint-Lazare, quelque vingt lignes de chemins de fer, innombrables tramways dans toutes les directions. Nous dépassâmes le tout et la place Clichy fut devant nous. Je me retournai : c'était donc cela, le fameux boulevard des Batignolles, dont j'avais tant rêvé. La chanson revint sur mes lèvres :

« Voilà Maria,
La terreur des Batignolles ! »

Ah ! Découvrir tous les quartiers de toutes les villes au nom d'une chanson, avec cette ferveur naïve et enthousiaste de l'enfant ! Le monde

retrouverait sa beauté. Cet événement marqua ma promotion de Parisien en me concédant le sentiment de familiarité avec les objets et les gens, sentiment en l'absence duquel il reste vain de prétendre connaître une ville.

Que d'autres quartiers ainsi découverts, que d'autres chansons écoutées ou susurrées à travers Paris et la banlieue, en cinquante années !

Du Quartier Latin, des mélodies se lèvent et vous rajeunissent comme la fontaine de Jouvence ! Les chants de révolte générale et généreuse y sonnaient très haut. On les humait, on les psalmodiait en cadence... Tourne, tourne, la vie !

Protestations, chahuts, les futurs événements se nouaient dans la Cour d'honneur de la Sorbonne. On eût dit que les jeunes tenaient d'abord à respirer l'air du quartier qui avait nourri les héros de l'idée, d'Abélard à Dante et saint Thomas d'Aquin, de Villon à Descartes, et tous ces génies si nombreux que la mémoire renonce à les compter. Des groupes se formaient, des conciliabules dégénéraient en cris. Une fois encore, la jeunesse allait donner le la. Le « la » partait, plus ou moins juste, plus ou moins faux, plus ou moins criard, mais il partait.

A l'appel de je ne sais qui, la foule se précipitait du côté du Panthéon, au haut de la rue Soufflot. La Faculté de Droit s'y trouvait à pied d'œuvre et les réflexes juridiques n'ont jamais empêché un adepte de descendre dans la rue et de s'y sentir à l'aise. Forts de quelques milliers de participants, de justiciers, les révolutionnaires d'une heure ou d'un jour se mettaient en marche. En avant la musique et vive la voix humaine ! Les échos du Quartier sonnaient à toute volée. On chantait, on conspuait, on criait. Atterrés ou souriants, les bons Parisiens regardaient s'approcher la cohorte. Tels les chahuts ordinaires. Aux jours de grande colère, quand le Quartier se levait au nom des principes et de la Justice, tout devenait sérieux, solennel. Des rideaux se baissaient, les visages se voulaient austères, obstinés, parfois d'un mystique tragique. C'était l'heure où le gouvernement dépêchait, à la croisée du boulevard Saint-Michel et de la rue Soufflot, sa brigade spéciale : « 22, v'là les flics ! »

Les appels des chefs ou des meneurs montaient. Ceux du roi, les fameux camelots, souriaient, non pas d'aise, tout au plus d'une sorte de satisfaction intérieure gonflée d'héroïsme en puissance. Ils serraient, d'une main fiévreuse, la redoutable et pacifique canne plombée, terreur des bourgeois endoctrinés par la presse. La canne ne menaçait pas plus que nos vulgaires cannes, alors très à la mode. Maniée par des mains habiles, elle n'en obtenait pas moins des effets spectaculaires. La cohorte passait, splendide de provocation et de mépris du danger. Elle descendait son boulevard Saint-Michel comme jadis, comme toujours. Un enthousiasme contenu, prêt à exploser à chaque instant, la soulevait de terre, rendant sa démarche légère pour gagner le bout du monde s'il le fallait. C'était fou, c'était ridicule, c'était merveilleux et irrésistible.

En 1934, la cohorte quitta Saint-Michel pour les Grand Boulevards. Chanson nouvelle, chanson tragique, la France se vit coupée en deux. La guerre fut au bout. Vous savez les couplets et le refrain...

Adieu, Paris d'autrefois, bonjour, Paris d'hier !

Tour à tour héroïque, haineuse ou prosaïque, la chanson de Paris eut peine à retrouver la juste cadence et à se libérer du rythme de la guerre. Que de couacs, que de colères, que de menaces proches ou lointaines ! Un long général surgit et Paris, toujours indifférent et toujours sûr de lui, mit le cap vers les temps nouveaux. Il s'abandonna à la folie de la mécanique triomphante et du développement sans fin. Avalant ses banlieues, il se voulut colossal, à la tête du progrès. Des bâtiments *ad hoc* meublèrent de vastes avenues, le métro des temps futurs se prépara. Même les Halles déménagèrent dans les lointains. A titre compensatoire, Malraux nettoya les murailles des vieux quartiers et créa de la lumière à sa façon. On sauva et l'on sauve les témoins d'un passé de gloire.

Chanson d'hier et déjà d'aujourd'hui !

Redevenu première cité de l'Europe, en proie à la voiture omniprésente et à l'avion, Paris pourrait-il méconnaître son sens inné de la mesure et de l'humain ? Pourrait-il, pris d'une nervosité subite, concurrencer New-York et Tokio ? Des tours, des gratte-ciel géants menacent ses horizons de calme et d'harmonie. Les personnes se comptent par millions. Sommes-nous retournés ou arrivés à la civilisation de la ruche et de la fourmilière ? Que dit la chanson de Paris, ce soir ?

Je l'écoute en remontant des Halles vers le faubourg Saint-Denis. Crasseuses encore, ô Malraux, les maisons ne font rien pour attirer le passant : elles se contentent d'exister. Elles arrivent du fond des temps et concèdent toujours à la ville ce cachet unique, inimitable, que j'ai cherché en vain même à Londres. Rue d'Aboukir, rue du Caire, rue du Chat-qui-Pelote, rue des Lombards, passages couverts et étroits aux noms mystérieux, les mots chantent, pleurent ou murmurent. La sagesse vitale sourd encore et toujours des pavés de Paris. Avec la patience et la dureté et la ténacité des choses, de la nature et de l'humanité, la Cité broie tous les ingrédients possibles dans son mortier d'alchimiste et se tient à la page, en tête de la marche vers les étoiles et le futur. Paris bâtit le siècle de demain sans trahir le nôtre, pas plus qu'il n'a renié le passé. Il laisse aux arrivistes, citadins de villes à peine centenaires ou mult centenaires de trois ou quatre unités, les dédains superbes. Lui s'en vient de si loin ! De la Seine aux Grands Boulevards, la bonne vie de jadis continue à régner, avec moins d'ampleur, mais à régner quand même. On sauve de la démolition telle demeure de haut style. Quand la crasse aura disparu, la beauté des escaliers et de la ferronnerie resplendira pour la gloire du passé. Le Paris de demain sera fier de montrer son héritage des siècles. Paris identique et changeant !

Le secret de sa musique ? Il se cache dans les ruelles bien ou mal famées, au coin des boulevards, dans les monuments royaux, au fond

des squares, le long des quais, sur les bancs publics. Il sourd du passé vers l'avenir, se rit des honneurs officiels, se moque des politicards et des politiques. Le secret de sa musique ne se découvre pas, il se vit.

Se perdre dans la foule innombrable, écouter le brouhaha des voix monter en couplet d'amour, se sentir peuple avec et parmi le peuple.

Chanson de Paris, chanson de toujours !

Charles Beuchat